

La plume affûtée de Colette Muret

Autor(en): **Pidoux, Bernadette / Muret, Colette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La plume affûtée de Colette Muret

Chroniqueuse sportive et judiciaire, Colette Muret est l'une des premières Romandes à avoir fait sa place dans le monde masculin du journalisme. A la «Gazette de Lausanne», dès 1946, puis à «L'Hebdo» et au «Nouveau Quotidien», elle a toujours su être profondément indépendante d'esprit.

A la voir aujourd'hui, modeste et tranquille, on imagine aisément que Colette Muret s'est, sa vie durant, moquée du qu'en-dira-ton. Dans le couloir de son petit appartement, ronfle un bouledogue appelé Artaban. Colette Muret a toujours affectionné ces chiens courts sur pattes, rogues et pour tout dire assez inquiétants. La longue silhouette de la journaliste est impeccablement associée, dans l'esprit des Lausannois, à celle, trapue, de son petit chien. Colette Muret s'est aussi distinguée par ses voitures de sport, des décapotables audacieuses qui collait à merveille à son image de femme indépendante. Attachée au plaisir de conduire, elle n'est pourtant guère matérialiste. Colette Muret est une vraie femme de tête.

A huit ans, se souvient-elle, la petite Colette dévore les journaux. Dans la belle maison de ses parents, près de l'avenue Rumine à Lausanne, elle grandit, heureuse. Guère enthousiasmée par les études de Lettres qu'elle entreprend à l'Université, elle décide d'entrer à l'école de journalisme de Paris. Et ses parents, très larges d'esprit, n'y voient aucun problème. «J'avais bien choisi mes parents», plaisante-t-elle aujourd'hui. La jeune fille part donc seule, comme si cela relevait de l'évidence. Pourtant, l'école en question est un solide bastion masculin. Tant pis, cela ne l'effraie pas. «Cette école était un peu curieuse,

raconte-t-elle. Pour écrire un article, nous avions des semaines. Bref, on n'y apprenait pas grand chose de pratique!».

De retour à Lausanne, elle fait ses premières armes à La Nouvelle Revue. Mais c'est à la Gazette de Lausanne, dès 1946 qu'elle entame sa riche et longue carrière. La Gazette est alors un repaire de fines plumes et de personnages charismatiques, comme son rédacteur en chef Pierre Béguin. Si d'aucuns reprochent à la jeune femme d'avoir pour frère André Muret, le bouillonnant leader communiste, Pierre Béguin saura toujours la défendre et lui donner sa place.

Colette Muret ne fait décidément rien comme les autres: on confine souvent les journalistes femmes dans les rubriques féminines, cuisine, mode et layettes. Elle, elle devient chroniqueuse sportive, entourée de collègues masculins cramponnés à leurs prérogatives. C'est ainsi que la jeune femme, qui pratiquait le tennis et le ski, suit pour la Gazette sept Jeux Olympiques.

«Il y avait alors peu de journalistes accrédités, rappelle-t-elle. Mes collègues masculins m'aidaient plutôt gentiment. On faisait beaucoup moins d'interview que maintenant et l'on pouvait mettre plus de poésie que d'action dans un article sportif». Parmi les sportifs qu'elle côtoyait, elle avait un faible pour Madeleine Berthod, la skieuse du Pays d'Enhaut, une femme, qui, elle aussi, n'avait pas la langue dans sa poche lorsqu'on l'interpellait.

Mais la journaliste ne se contentait pas de chroniques sportives. «A l'époque, les journalistes n'étaient pas cantonnés dans un domaine, ce qui rendait le travail beaucoup plus intéressant». Dans une rubrique intitulée «Le passager du siège arrière», elle racontait la circulation et ses premiers cahots, avec humour. Et puis, passionnée par ce que l'on n'appelait pas encore l'écologie, Colette Muret s'était taillée une réputation de passionaria. Lausanne

vivait alors l'âge euphorique de la construction et l'on bétonnait à tour de bras. Colette Muret s'en est prise maintes fois à la politique urbanistique de Georges-André Chevallaz. Des passes d'armes qui n'étaient pas piquées des vers et qui ont marqué toute une génération de Vaudois. Les pionniers de l'écologie, emmenés par Colette Muret, avaient ainsi obtenu et remporté un référendum contre le remblayage de la baie de Dorigny.

Des hommes et la justice

Sur l'idée de son rédacteur en chef, Colette Muret est affectée à la chronique judiciaire. «Ne connaissant pas grand chose au droit, je me sentais très démunie face à ce jargon et cette hiérarchie imposante. J'ai fait, à mes débuts, des gaffes mémorables, comme celle de donner en toute lettre le nom d'un inculpé». Mais le monde de la justice qu'elle découvre la fascine très vite. «Derrière chacun de ces accusés, il y avait une histoire souvent terrible et puis, une erreur, un dérapage fatal». «On m'a reproché d'être systématiquement du côté de l'accusé, mais il fallait voir sa solitude face à tout cet appareil». Elle se souvient notamment d'un jeune apprenti boulanger, amoureux et pauvre, qui avait attaqué à la hache la boulangère, sa patronne, une femme très désagréable. Le jeune homme avait écopé de huit ans de prison, alors que la patronne se remettait de ses blessures. Après la prison, ce garçon s'était engagé à la Légion étrangère. Puis il s'était établi à Lyon comme boulanger, avait eu femme et enfants. Tout cela, Colette Muret le sait parce qu'elle a entretenu une correspondance suivie avec cet homme dont le destin avait basculé brusquement.

Durant ces années d'Assises, elle a vu défiler toutes sortes d'affaires cocasses ou tragiques. Et puis, il y a, très rarement, d'authentiques



Voiture de sport et bouledogue, les passions de Colette Muret

photo H. Wyden

monstres, dont le regard ne vous quitte plus. «On se pose alors des questions dérangeantes sur la justice, sur son pouvoir d'empêcher de nuire des êtres aussi redoutables».

Au tribunal, on s'amuse aussi parfois. Le procès du mouvement des jeunes de «Lausanne bouge», au début des années 80, a mis en joie la chroniqueuse. «Le président était bourru, tandis que les avocats chantaient! Un garçon est même entré par l'une des fenêtres du palais et se promenait sur la corniche au-dessus du public». Mais dans les grandes affaires, Colette Muret retient bien sûr l'affaire Jaccoud, dont le parfum de mystère avait tenu en haleine toute la Suisse romande. «Le suspense était incroyable. Sincèrement, je pense que je l'aurai acquitté, au bénéfice du doute». A-t-elle vu beaucoup de coupables, à ses yeux, acquittés? Non, peu, mais elle garde en mémoire une affaire pénible d'un

professeur accusé d'avoir découpé sa femme en morceaux. «Cet homme était si imposant, si sûr de lui qu'il exerçait un puissant ascendant sur les autres. Je l'estimais coupable, mais malgré des preuves importantes, on l'a acquitté. Dans mon esprit, un sérieux doute subsiste».

Parallèlement à ces chroniques judiciaires qui faisaient vibrer ses lecteurs, Colette Muret pouvait aussi laisser libre cours à son imagination, en publiant dans les colonnes de la Gazette des nouvelles et des contes. Étonnamment, celle qui manie la plume avec humour, finesse et un sens sûr de l'observation, n'a publié qu'une œuvre littéraire, un recueil de nouvelles intitulé «Vent indien» (éditions Slatkine, 1991).

Colette Muret aime les débats d'idées, voire même les polémiques. Elle a vécu l'âge d'or d'une presse indépendante où, même si ses idées ne cadraient pas avec la ligne du

journal, on lui laissait pleine liberté de parole. Aujourd'hui, elle déplore le poids écrasant de l'argent, des intérêts commerciaux et le règne du sordide et du sexe. Et puis, le style même de l'écriture journalistique s'est, selon elle, terriblement affadi, se coulant dans un moule standardisé.

Fidèle à sa vieille machine à écrire, Colette Muret n'a pas tout à fait abandonné l'écriture. Depuis quelques années, elle ne travaille plus pour un journal, s'accordant enfin un peu de repos. Son métier a occupé et même envahi son existence, lui faisant choisir une vie solitaire. Mais cette solitude choisie fait d'elle une femme sereine et joyeuse. «Mon bonheur maintenant, dit-elle, c'est de me royaumer». Après avoir lu le journal, bien sûr.

Bernadette Pidoux